

# prendre la parole. Pour C.

Je me balade dans ma ville, dans ma vie. Des signes, des gens, des sons, des odeurs. Ma ville est un monde. J'essaie d'apprendre l'art de m'égarer dans la ville comme on s'égare dans une forêt comme y invitait Walter Benjamin.

Ma ville, c'est ce chaos que je commence à connaître, à appréhender pour ne plus en avoir peur. Ma ville, c'est à la fois la beauté et l'effroi du monde. Comme le « 20 heures ». Où la globalisation déménage tout, nous délocalise. C'est parce que nous avons comme un doute de savoir « où nous habitons », que tous les jours nous sommes des millions à poser la question à nos interlocuteurs au téléphone portable : « tu es où ? ».

Comment faire alors pour se retrouver ? Pour être de nouveau chez soi, dans cet espace public en voie de privatisation ?

En prenant la parole. En mettant des mots en l'espace, des mots intimes, des mots publics. Mon envie, c'est de recréer par ce théâtre visuel un espace public qui donne à voir et à lire autre chose que des signes administratifs et des messages commerciaux. Une tentative de reconquérir l'espace public comme un espace d'imagination appartenant à ceux qui y vivent.

## endroit sensible

Pourquoi ma ville, celle où j'ai envie d'intervenir, est souvent celle des quartiers classés « sensibles » ? Pour une fois, une appellation politiquement correcte a fait naître un sens nouveau, un sens qui crée un désir de travailler au corps ces territoires : « quartiers sensibles ». Des endroits sensibles ? Mais il en faudrait partout !

Je désire y intervenir, ni par culpabilité, ni par réparation, mais bien pour travailler sur l'irruption de la parole comme matière sensible.

## la communauté des êtres parlants

Je crois à la puissance des mots publics, savants ou ordinaires, qui affirment leur autonomie par rapport aux signes administratifs ou commerciaux dans l'espace public.

L'artiste peut être le vecteur de l'irruption de la parole dans la cité pour provoquer des failles dans l'ordre dominant qui traite les dominés comme des êtres incapables de penser et de parler. « Le problème n'est pas que « les dominés » soient rendus incapables de développer un discours politique propre, il est que leur parole est strictement inaudible, qu'elle ne peut être entendue que comme du bruit, parce qu'ils sont définis socialement comme incapables de parler. »<sup>1</sup>

« Tous ces hommes sont des êtres parlants », tous sont *également susceptibles* d'être touchés par des énoncés politiques ou des textes littéraires, d'être arrachés par cette rencontre à « leur destination naturelle, qui est de reproduire leur vie en laissant le soin de gouverner à ceux qui ont des titres à gouverner »<sup>2</sup>.

Je pense effectivement que l'artiste ne peut pas se contenter du constat que le partage du sensible - la matière même de la création - n'est pas possible parce que l'inégalité sociale et culturelle ne le permet pas et se reproduira inlassablement.

Certes, ce risque existe si nous ne partons pas de la puissance de la déclaration d'égalité. Mais « il y a une dimension esthétique de la politique, selon Rancière, en ce que la parole transgressive définit une nouvelle *configuration du sensible*, fait voir ce que la répartition des fonctions rendrait invisible, invente une communauté en faisant comme si elle existait »<sup>3</sup>.

*Takalefaire, le Théâtre des questions, Onze délires!, Mots frontières, le Feuilleton du boulevard de Magenta, Mots publics à Saint-Blaise...* s'inscrivent pour moi dans cette tentative. « C'est la ville qui se donne à voir dans ses mots ordinaires, et c'est théâtre parce que les mots ne sont plus dans leur arrangement ordinaire... »<sup>4</sup>

## de la basse tension

La société du spectacle produit une course effrénée menant à une surenchère de signes. Le clignotement permanent et généralisé des enseignes est le symbole de la marchandisation du monde. Je n'ai pas les moyens de crier plus fort et je n'ai pas envie de rajouter du bruit au bruit, de la couleur à la couleur.

Les mots, le contraste typographique, le noir et blanc, et souvent la matière du papier, sont les ingrédients de mes tentatives de ralentissement du monde<sup>5</sup>. Il s'agit paradoxalement de gagner en force en susurrant, et d'envoyer de temps en temps des éclats de mots dans la ville « avec excès, près de leur déchirure »<sup>6</sup>. Une stratégie de *basse tension* alors, qui ne se prive pas de donner de la voix.

## de la texture du papier, la peau du monde

La peau est cette invention géniale qui donne aux êtres la possibilité d'être.

D'être eux, délimités, avec un corps, une silhouette.

Et en même temps d'être perméables, de respirer le monde, de respirer avec le monde.

Sur elle s'inscrit le temps, les traces de la vie. Sur elle, la caresse.

« Rien n'est aussi profond que la peau » (Paul Valéry)

Le papier est pour moi proche de cette qualité. J'ai un rapport particulier à cette matière, même si l'écriture avec de la lumière (par écran ou projection) m'intéresse autant. Le papier invite au toucher par les yeux, par les mains. Le contact de la peau à la peau.

Le papier reçoit le récit du monde, de la ville, des vies qui s'y déroulent. En quelque sorte la peau du monde, qui nous parle, communique, dit : Le papier des affiches sur les murs qui respirent la ville. Les papiers d'emballage qui sentent ce qu'ils emballent. Les morceaux de papier, ces neiges poétiques qui volent sur la ville. Ces cahiers de papier fin qui laissent transparaître les doigts qui tiennent la page. J'aime ce matériau fragile et résistant. Fragile et résistant.

Malte Martin, 6/2/07.

<sup>1</sup> Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et philosophie. P.132

<sup>2</sup> Rancière. Entretien donné à Mouvements N°3, mars-avril 1999, p134. Cité dans

Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et philosophie. P.13

<sup>3</sup> Charlotte Nordmann : Bourdieu/Rancière, la Politique entre sociologie et philosophie. P.13

<sup>4</sup> François Bon, Impatience, Les éditions de Minuit, 1996

<sup>5</sup> Notion partagée avec la compagnie des « Souffleurs », transmetteurs de mots, de bouche à oreille.

<sup>6</sup> François Bon, Impatience, Les éditions de Minuit, 1996